

Annelise Gray

CIRCUS MAXIMUS

LA COURSE DE MA VIE



casterman

CIRCUS MAXIMUS

Casterman
Rue Haute 139
1000 Bruxelles
Belgique

www.casterman.com

Publié au Royaume-Uni par Zephyr, une marque de Head of Zeus
sous le titre : *Circus Maximus : Race to death*
© Annelise Gray 2021

ISBN : 978-2-203-24729-1
N° d'édition : L.10EJDN002542.N001

© Casterman 2022 pour la présente édition

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achevé d'imprimer en mai 2022, en Espagne, par Liberdúplex,
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone).
Dépôt légal : juin 2022 ; D.2022/0053/133
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Annelise Gray

CIRCUS
MAXIMUS

La course de ma vie

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Claire-Marie Clévy

casterman

*Pour Toby,
Gus et Poppy*

PERSONNAGES

La faction verte (l'équipe la plus populaire de Rome)

Antonius : l'entraîneur en chef des Verts

Didon : la fille d'Antonius, âgée de douze ans

Atticus : l'assistant d'Antonius

Hosidius Ruga : le directeur de la faction

Justus : le neveu de Ruga

Darius et Scylax : deux frères et conducteurs de char expérimentés

Fuscus : un aurige moins connu

La faction bleue

Opellius Othon : le plus riche des quatre directeurs de faction de Rome

Helvia : l'épouse d'Othon, très observatrice

Fabius : un bel et célèbre aurige

Criton : l'entraîneur en chef des Bleus

Hélix : un aurige expérimenté

Betucius Barus : un investisseur de la faction des Bleus

Corinna : une esclave

Rome (Italie)

Caligula : le petit-neveu et héritier de l'empereur Tibère

Drusilla : la sœur de Caligula

Nævius Sutorius Macro : le commandant de la garde prétorienne, qui protège l'empereur

Ennia : une des filles de Macro

Rufus, Mathos et Abascantus : trois marins

Cassius Chærea : un soldat de la garde prétorienne

Chariclès : un médecin au service de l'empereur

Utique (Afrique du Nord)

Scorpus : un ancien aurige, devenu éleveur de chevaux de course

Hannon et Abibaal : les jeunes fils de Scorpus

Anna : une esclave au service de Scorpus

Nicias : un apprenti aurige, doué mais cruel

Parménion : un aurige talentueux, ami de Nicias

Antigonus : un apprenti aurige peu bavard

Gisco : un vendeur de chevaux du marché de Carthage

Hispanie (Espagne)

Marius : un éleveur de chevaux de course, ami d'Antonius

Térès : le fils de Marius

Les chevaux

Porcellus : un étalon noir fougueux

Borée, Eurus, Auster et Zéphyr (les Quatre Vents) : le meilleur quadriges de l'Empire

Nessus : un cheval de tête de la faction verte

Icare : un rouan bleu au cœur d'or

Sciron : le cheval le plus aguerri de l'écurie de Scopus

Perdix, Hannibal, Magon, Iris et Flocon : d'autres chevaux de Scopus

Tacheté, Éclair, Tornade et Argent : un quadriges de la faction bleue

Tunique
*assortie à la couleur
de la faction*

Couteau à lame courbe
*glissé dans le corset,
pour que l'aurige se libère
des rênes en cas d'accident
ou « naufrage »*

Fouet
tenu de la main droite

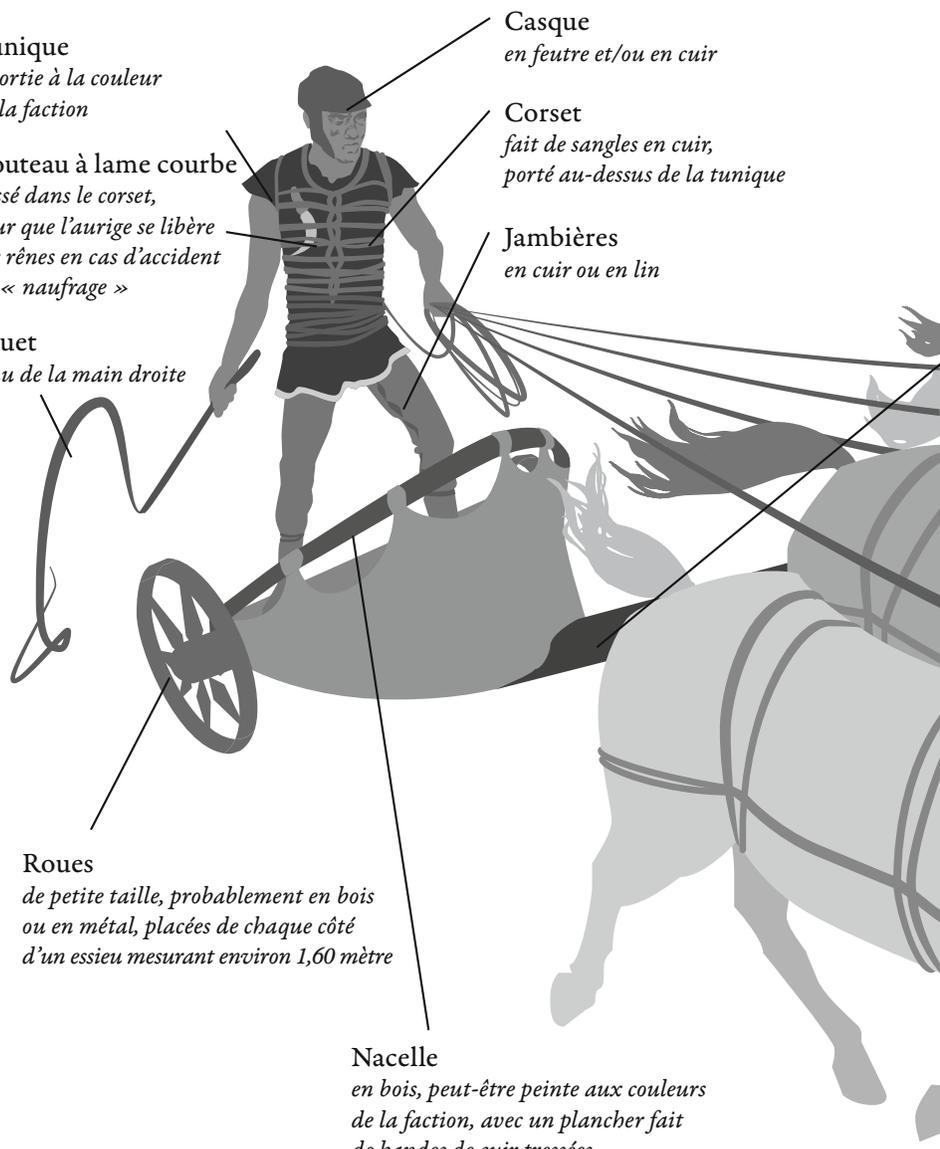
Roues
*de petite taille, probablement en bois
ou en métal, placées de chaque côté
d'un essieu mesurant environ 1,60 mètre*

Nacelle
*en bois, peut-être peinte aux couleurs
de la faction, avec un plancher fait
de bandes de cuir tressées*

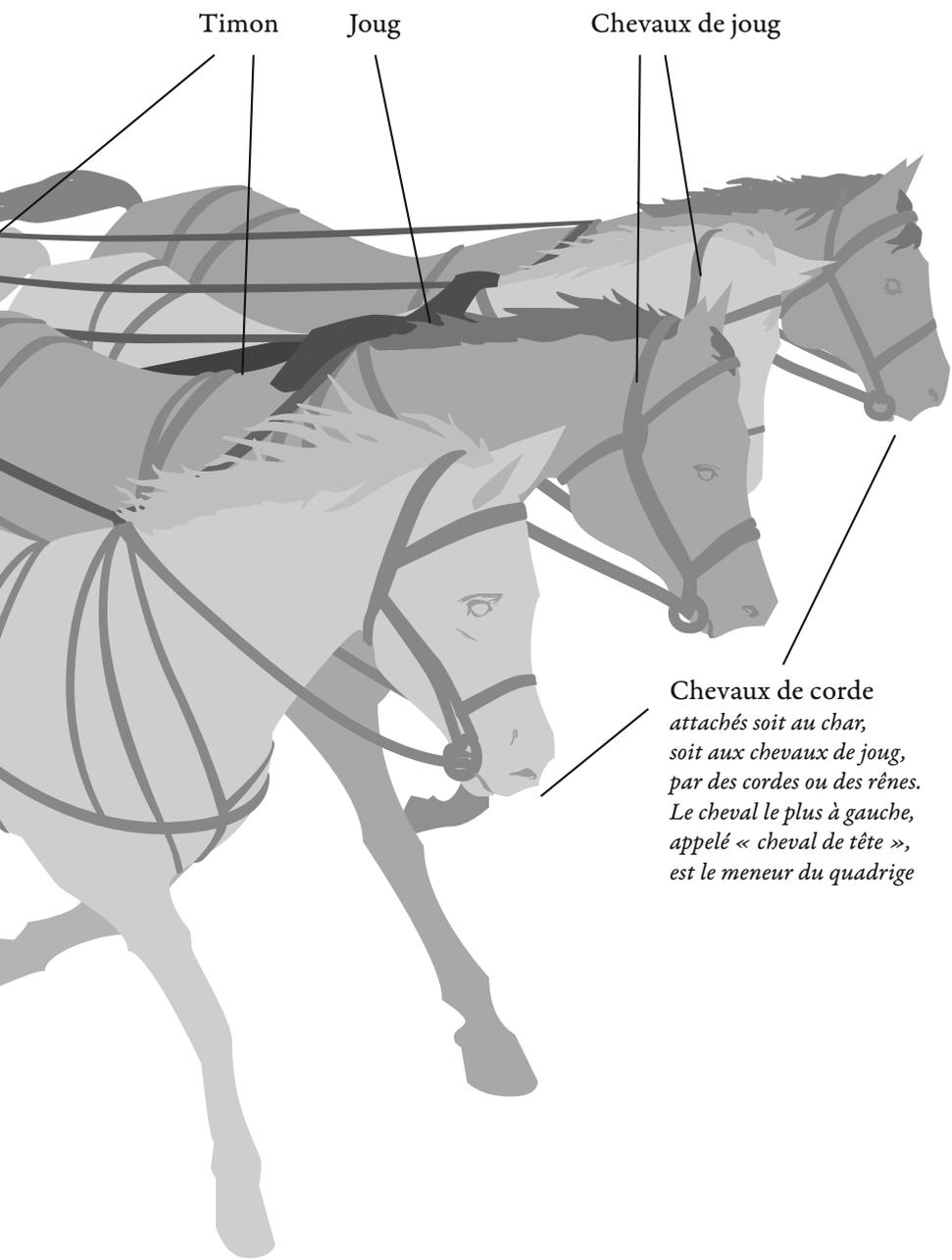
Casque
en feutre et/ou en cuir

Corset
*fait de sangles en cuir,
porté au-dessus de la tunique*

Jambières
en cuir ou en lin



Aucun vestige de char datant de l'Antiquité romaine n'a été retrouvé. Cette illustration s'inspire des chars dépeints par les artistes et les écrivains de cette période.



Timon

Joug

Chevaux de joug

Chevaux de corde
*attachés soit au char,
soit aux chevaux de joug,
par des cordes ou des rênes.
Le cheval le plus à gauche,
appelé « cheval de tête »,
est le meneur du quadrigé*

I.

— Prêts ?

Mon crachat laisse une marque sur la terre rouge. Térés sourit et fait signe au garçon perché dans l'olivier à l'autre bout de la plaine. Le garçon lève le bras. Les amis de Térés, assis sur la barrière, commencent à applaudir, tandis que je garde les yeux fixés sur le tissu blanc qui volète entre les branches de l'arbre. Il s'abaisse brusquement, et le fouet de Térés claque dans l'air.

— Allez !

Je donne un coup de rênes sur le dos de mes deux rouans. Leur ventre brun est gonflé après la longue journée qu'ils ont passée dans le pâturage et il leur faut sept ou huit foulées pour se mettre à galoper. Nous avançons pesamment sur la piste, les roues de mon char tressautant sur les mottes de terre retournées par

celui de Térès. *Garde ton calme, je pense. N'accélère pas trop tôt.* Les gris de Térès entament déjà le virage autour de l'olivier.

— Tu vois, je t'avais dit que ces deux-là n'étaient pas si rapides ! me crie Térès alors qu'il repart à toute allure dans l'autre sens.

Je tire avec force sur la bride gauche, pour que mon cheval de tête ralentisse avant de prendre le tournant. La ficelle qui retient mes cheveux sur ma nuque se détache, et des mèches me cinglent le visage. J'aperçois mon père, Antonius, qui arrive en courant de l'écurie en haut de la vallée.

— Arrête, Didon !

Je ne lui prête pas attention. À l'autre bout de la piste, Térès tourne sans beaucoup de soin autour de la seconde borne, un vieux poteau de clôture. Il décrit une courbe trop large et perd un peu d'avance. « Les virages sont la partie la plus importante de la course », n'arrête pas de répéter mon père aux auriges des Verts. Je fais prendre à mes rouans la trajectoire la plus serrée possible, puis les laisse accélérer en direction de l'olivier. Leurs encolures tachées de boue se tendent en arrière comme deux catapultes. Les vibrations du char font trembler mes genoux. J'essaie de

ne pas penser à ce qui arriverait si une de mes roues butait contre une pierre. J'ai déjà vu des auriges au corps disloqué après un naufrage¹, le cou affreusement tordu, la peau arrachée. Le pendentif en argent de ma mère danse devant ma gorge. La poussière soulevée par les roues de Térès dérive dans la plaine, et je ferme les yeux pour ne pas être aveuglée par le nuage brûlant.

Quand je les rouvre, je distingue la sueur qui perle au bout des mèches brunes de Térès. Il a fait galoper ses chevaux trop vite au premier tour, et ils commencent à fatiguer. Nous arrivons à l'olivier pour la seconde et dernière fois. Sentant que je me rapproche dangereusement, Térès fouette son attelage. Il tourne autour de l'arbre dans un grand dérapage, soulevant une gerbe de terre, et pousse un juron quand je le rejoins en coupant par l'intérieur du virage.

— Je t'avais dit que ces deux-là ne tiendraient pas le coup ! je lui crie.

Les amis de Térès se sont mis debout sur la barrière pour l'encourager. Nous filons vers la ligne

1. Terme utilisé pour désigner les accidents survenus lors des courses de chars.

d'arrivée, au coude à coude. J'ai les yeux qui pleurent et les jambes en feu à force de garder les genoux pliés. Le garçon qui nous a donné le signal du départ depuis l'olivier se tient maintenant sur le vieux poteau et agite le tissu blanc en l'air. Je lève le bras.

Une petite tape devrait faire l'affaire.

Surpris par mon coup de fouet, mes rouans lèvent la queue et redressent la tête. Je passe à toute allure devant le garçon au tissu, et brandis le poing en signe de victoire.

Quand je réussis à maîtriser mes chevaux, je vois que mon père m'attend, ses cheveux blonds brillant au soleil. Marius, le père de Térès, se tient à son côté. Les autres garçons se sont attroupés autour de Térès et lui tapent dans le dos en riant.

— Tu t'es fait battre par une fille ! s'esclaffe l'un d'eux, et ses amis reprennent l'insulte en chœur.

Mon père se dirige vers moi.

— Tu as vu, papa ? J'ai gagné ! je m'exclame, en essayant d'avoir l'air persuadée qu'il partagera mon enthousiasme.

— J'ai vu. Descends de là ! Qu'est-ce qui t'a pris, Didon ? Tu aurais pu te tuer !

Je saute de mon char et m'avance en passant la main sur le flanc de mon cheval de tête.

— Ne te fâche pas, papa. Tu sais que je conduis souvent des chars sur notre piste d'entraînement.

— Mais ça n'a rien à voir avec une vraie course où on risque sa vie ! réplique-t-il.

Ses yeux verts lancent des éclairs.

— Tu veux mourir avant d'avoir treize ans, ou finir comme Lepidus après son naufrage ? C'est ça que tu veux, Didon, te rompre le cou ?

— Non, je marmonne. Mais ce n'était même pas une course à quatre chevaux, juste deux... Térès m'avait dit que je pouvais choisir ceux que je voulais dans le pré. Je savais qu'il prendrait les plus rapides, et qu'il les fatiguerait trop vite. Je n'avais qu'à faire attention à ma trajectoire et contrôler mon allure.

Je flatte l'encolure humide des deux rouans et ajoute :

— Je me suis dit que si je faisais tout comme tu m'avais appris, je m'en sortirais bien.

À mon soulagement, l'expression de mon père s'adoucit.

— Tu t'es bien débrouillée, c'est vrai. J'aurais même pu prendre plaisir à regarder la course, si je n'avais pas été terrifié.

Il pose une main sur ma nuque pour me forcer à lever la tête.

— Ne me fais plus jamais une peur pareille, tu m'entends ?

Mon adversaire malheureux s'approche de nous, entouré de ses amis qui ont grimpé sur son char. Ses chevaux gris ahanent, épuisés. Térès a perdu de sa superbe, mais il affiche toujours un grand sourire.

— Bien joué ! me dit-il. Prête pour la revanche ?

— Pas question, je rétorque. On a passé un marché, tu dois t'acquitter de ta part.

— Pas si vite, Didon, intervient mon père. Si tu crois que je vais te laisser empocher de l'argent après avoir fait une chose aussi stupide, tu te fourres le doigt dans l'œil.

— Non, tu ne comprends pas, papa... On ne s'affrontait pas pour de l'argent.

— Tiens donc. Quel était l'enjeu, alors ? J'ose à peine le demander...

J'hésite à répondre.

— Si je gagnais, elle devait me donner un baiser, et à eux aussi, déclare Térès en indiquant ses amis, qui sourient de toutes leurs dents.

Mon père me regarde en haussant un sourcil.

— Et si tu gagnais ? veut-il savoir.

— Alors, il était à moi, dis-je en me retournant pour lui montrer un petit cheval noir qui broute seul sur le flanc de la colline.

C'est un jeune étalon, âgé d'environ quatre ans, avec une étoile blanche au milieu du front. Sa longue queue fouette l'air tandis qu'il arrache les rares touffes d'herbe autour de lui. Je suis contente de voir mon père étudier la belle forme de sa tête, ses épaules puissantes et ses jambes robustes, idéales pour supporter les virages périlleux d'une course de chars.

— Regarde-moi ça, papa ! Tu ne le trouves pas magnifique ? Térés m'a dit qu'il l'avait reçu en cadeau de son père, mais qu'il n'en voulait plus. Il ferait un bon cheval de tête, non ? Je l'imagine déjà sur la piste du Circus Maximus.

— Sur la piste ? ricane quelqu'un. Il faudrait déjà réussir à le traîner jusqu'à la ligne de départ !

Marius est en train de revenir vers nous avec un seau d'eau. Il le pose devant les chevaux assoiffés, qui y plongent aussitôt le nez. Puis il essuie la sueur sur son large front.

— Bravo, Didon. Tu as donné une bonne leçon à mon fils, et j'espère qu'il s'en souviendra s'il arrive

à participer aux courses du Cirque un jour. Mais c'est une bien piètre récompense qu'il t'a promise.

Il assène une tape sur la tête de Térès, et se tourne vers mon père.

— Ne t'y trompe pas, Antonius, ce petit cheval noir a un excellent pedigree. Son père est un étalon libyen que j'ai croisé avec une de mes meilleures juments. J'espérais le vendre pour une petite fortune, que ce soit à toi ou à un autre acheteur d'une faction. Mais c'était avant que je découvre son caractère... Il a cassé les trois premiers chars auxquels j'ai voulu l'atteler, et le bras d'un de mes garçons d'écurie par-dessus le marché. Je me suis dit que Térès pourrait apprendre quelque chose en essayant de le dresser, mais il n'arrive pas plus à le maîtriser que mes autres apprentis...

Il pose une main sur mon épaule.

— Ne t'attache pas trop à ce cheval, petite. C'est une vraie furie.

— Pas du tout ! Je vais vous montrer.

Je passe sous la clôture et gravis la pente jusqu'à l'endroit où le cheval noir broute. Il lève la tête et me regarde en écartant les naseaux, les oreilles à l'affût. Je glisse la main dans la poche cousue sur le devant de ma vieille tunique verte et en sors une poignée

de grains. Je la tends au cheval du bout des doigts et fais quelques pas en murmurant des paroles encourageantes. Il lâche un couinement et secoue sa crinière, dansant sur place. Je m'arrête à quelques pas de lui, le bras toujours tendu, et imite son cri aigu. Il me fixe un moment. Puis il avance le nez pour renifler les grains. Il souffle doucement et se rapproche à pas prudents. Sa lèvre supérieure effleure ma paume, puis il se met à gober les céréales, chatouillant mes doigts avec les poils de sa barbe. Il tressaille à peine quand je lui caresse la joue.

— Je n'en crois pas mes yeux ! j'entends Marius dire à mon père. Ta fille parle aux chevaux, ou quoi ?

Un grincement me signale que quelqu'un vient de franchir la clôture. Le petit cheval couche les oreilles, aussi je m'efforce de l'apaiser en passant les doigts dans sa longue crinière. Mon père s'arrête près de nous. Je sais ce qu'il va m'expliquer.

— Nous ne sommes pas venus jusqu'en Hispanie pour acheter un cheval qui n'a pas été dressé, Didon.

— On ne va pas l'acheter ! Je l'ai gagné.

— Ruga m'a donné des instructions très claires : les Verts doivent recommencer à remporter des courses. Si nous voulons avoir une chance de battre les Bleus,

il nous faut des chevaux bien entraînés, qui ont acquis de l'expérience dans les cirques de leur province.

— Je l'entraînerai. Tu pourras m'aider... S'il te plaît, papa !

— Et qu'est-ce que je dirai à Ruga quand il me demandera pourquoi j'ai gaspillé une place sur son bateau pour un cheval qui n'a jamais participé à une seule course ? Un cheval dont il devra payer l'entretien ?

— Tu lui diras qu'il était trop prometteur pour qu'on le laisse ici. Que Marius t'a vanté son pedigree. Que...

Je m'interromps, incapable d'y croire moi-même. Je connais le directeur de la faction verte aussi bien que mon père : Ruga a beaucoup d'argent, mais il déteste le dépenser.

Mon père me tend la main. La boule dans ma gorge pèse aussi lourd qu'une pierre, à présent. J'enfouis mon visage contre l'encolure du cheval, inspirant son odeur chaude et sucrée. Puis je laisse mon père me prendre par la main et me ramener vers la clôture. À travers mes larmes, je vois que Térès m'observe avec curiosité.

— Didon et moi avons un long voyage devant nous, déclare mon père. Nous ferions mieux de reprendre la

route ce soir, si nous voulons être à Tarraco à temps pour le bateau du matin. Je te remercie pour ton hospitalité, Marius. Tes chevaux sont superbes, comme d'habitude. Je pense que Ruga sera particulièrement content des alezans.

— J'espère que la chance sourira de nouveau aux Verts grâce à eux, commente Marius.

— Je l'espère aussi, sinon Ruga risque de chercher un autre entraîneur.

Il y a un silence. Mon père me serre la main.

— Par curiosité, combien demanderais-tu pour ce petit cheval noir, Marius ?

Je lève les yeux. Quand je vois l'expression sur le visage de mon père, je crois que mon cœur va éclater d'amour. Marius s'esclaffe.

— Il est à toi, Antonius, et bon courage si tu espères en tirer quelque chose. Je ne prendrai pas ton argent, tu es un trop bon ami pour que je tente de t'escroquer. Mais c'est à Térès de décider s'il veut vous donner ce cheval ou pas.

Je regarde Térès, qui jette un coup d'œil au petit cheval noir. Je sais qu'il se demande s'il ne commet pas une erreur, en laissant filer un animal auquel

quelqu'un d'autre tient à ce point. Puis il sourit de toutes ses dents.

— Tu l'as gagné, me dit-il. Prends-le, si tu le veux.

Il se penche en avant et me montre sa joue.

— Alors ?

Après un instant d'hésitation, je plante un rapide baiser sur sa joue brunie par le soleil. Derrière lui, les autres garçons poussent des hourras.

II.

— Tu as raté un endroit, Justus. Là, en bas de sa jambe.

— Oh, ne sois pas si tatillonne, Didon ! Personne ne s'en apercevra, grogne Justus en écartant ses cheveux bruns de son front.

— Fais ce que je te dis.

Je termine de nouer le dernier ruban vert dans la crinière de Nessus, et descends de mon seau retourné pour admirer mon œuvre avec fierté. Je suis connue dans toute l'écurie pour la qualité de mon tressage.

— Papa ne sera pas content si ce n'est pas parfait, dis-je.

— Qui est le chef ici, ton père ou mon oncle ?

— Mon père, figure-toi. Ton oncle est peut-être le propriétaire de la faction, mais à l'écurie, c'est

Antonius qui commande. Ruga t'a envoyé ici pour apprendre, alors brosse et tais-toi.

Justus lève les yeux au ciel, mais je vois qu'il n'est pas vraiment vexé que je le mène à la baguette. La plupart des garçons n'auraient pas réagi comme lui, surtout ceux qui ont trois ans de plus que moi. C'est un des bons côtés de Justus. Je donne un dernier coup de brosse à Nessus, puis j'attrape un cure-pied dans le seau à outils et claque de la langue pour encourager le cheval à lever la jambe. À ma surprise, il rue.

— Hé ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

Nessus agite la queue avec colère.

— Il pense peut-être que ses sabots sont assez propres comme ça, suggère Justus.

J'allais rétorquer quelque chose de grossier, quand je remarque ce qui se passe devant l'écurie des Bleus, en face de la nôtre.

— Justus, regarde ! Regarde !

Je me hisse sur le portillon de la stalle pour mieux voir. L'agitation habituelle des jours de courses règne dehors. Des employés des quatre factions – rouge, blanche, bleue et verte – s'affairent sur le forum Boarium, pour sortir des groupes de deux ou quatre chevaux des écuries du Cirque. Une odeur nauséabonde

se dégage des tas de crottins qui n'ont pas encore été balayés. Des chevaux à la robe luisante d'eau et de sueur piaffent en observant la foule pendant qu'on les harnache, leurs naseaux s'ouvrant et se fermant comme des soufflets. Des mécaniciens se concertent en chuchotant, grimpent sur les chars pour vérifier la solidité des nacelles, resserrent les essieux, ajustent les rênes. Des vétérinaires inspectent les attelages qu'on fait défiler une dernière fois devant eux.

Mais à cet instant, rien de tout ça ne m'intéresse. Les personnes présentes sur le forum, y compris les partisans des Verts, ont les yeux rivés sur l'écurie de nos plus grands adversaires : les Bleus. Un homme qui porte un casque serré sur ses longues boucles noires et un corset en cuir sur sa tunique bleue vient de sortir du vestiaire des auriges, levant la main pour saluer les spectateurs qui l'acclament.

— C'est Fabius, le meilleur aurige des Bleus ! je lance à Justus. Sur mille quatre-vingt-six courses, il est arrivé quatre cent cinquante-deux fois premier, deux cent soixante-seize fois deuxième et cent douze fois troisième. Viens voir, tu ne peux pas rater ça !

Quatre alezans aux muscles bien dessinés sont menés hors de l'écurie pour être harnachés. Leur robe

semble ondoyer comme de l'eau au soleil, et des rubans bleus volètent dans leur crinière et leur queue aux crins clairs. Je me penche autant que je peux hors de la stalle pour les montrer à Justus :

— C'est Borée, Auster, Eurus et Zéphyr. On les surnomme les Quatre Vents. Ce sont les chevaux de course les plus extraordinaires de tout l'Empire.

Le plus imposant des quatre s'avance brusquement, et le garçon d'écurie qui tient sa longe s'affale par terre.

— Ça, c'est Borée. Tu as vu comme il est fort ? C'est ce qui fait de lui un excellent cheval de corde. Quand le cheval de tête d'une autre équipe essaie de le doubler, il s'en débarrasse d'un coup d'épaule.

— Quelle est la différence entre les chevaux de corde et les chevaux de joug, déjà ? demande Justus.

Je pousse un grognement.

— C'est incroyable que tu n'aies toujours pas compris ! Comment veux-tu diriger cette faction un jour ? Les chevaux de joug sont placés au milieu du quadriges et lui donnent du rythme et de la puissance ; c'est le rôle d'Eurus et Auster, qu'on est en train de harnacher en ce moment. Les chevaux de corde, qui les encadrent, sont rattachés au char par des rênes. Ce sont eux qui contrôlent la vitesse.

— Et le plus important est le cheval de tête, c'est ça ? Celui qui est à gauche et que les spectateurs acclament toujours ?

— Exactement. C'est Zéphyr, qu'on harnache en dernier, regarde. Tu ne le trouves pas magnifique ? Mon père dit que c'est le meilleur cheval de tête qu'il ait jamais vu. Même si mon petit Porcellus le fera bientôt changer d'avis... Tu aurais dû nous voir sur la piste d'entraînement l'autre jour, Justus. Ça ne fait qu'un mois qu'il est arrivé d'Hispanie et j'arrive déjà à le faire tourner en un clin d'œil. Je n'en reviens pas que Térès ait voulu s'en débarrasser ! Il est tellement intelligent, et c'est un vrai farceur. Il aime faire semblant d'être sage quand je l'attache au timon, et au moment où je m'apprête à monter sur le char, il part au galop. Mais il revient toujours, puis il me pousse du nez pour me demander pardon. Quand on va chercher les chevaux dans le pré, je ne suis même pas obligée de lui mettre une longe, il me suit simplement jusqu'à l'écurie. Oh, regarde, Fabius est parti ! Tu vois comme il tient les rênes ? Il conduit ses chevaux d'une main tellement légère !

Lorsque Fabius passe devant notre écurie pour rejoindre la piste d'échauffement attenante au Cirque,

je vois distinctement son visage, avec ses lèvres pleines et ses yeux rieurs. Il remarque que je l'observe, lève le bras en souriant et me fait un clin d'œil. Je suis si gênée que je glisse du portillon.

— Une main tellement légère..., répète Justus, les yeux perdus dans le vague. Oh, il est si beau... Aïe !

Il se frotte la tête, là où ma brosse l'a percuté. Elle rebondit près des sabots de Nessus, qui fait un écart apeuré.

— Oh, Nessus, excuse-moi, mon pauvre. Tu es sur les nerfs aujourd'hui ! Je ne sais pas ce qui t'arrive. C'est de la faute de Justus, tout ça.

Je caresse l'encolure du cheval tremblant pour l'apaiser et lui donne un baiser sur le nez.

Je viens de terminer de m'occuper de Nessus quand mon père arrive.

— Tout est prêt ? me demande-t-il.

— Oui, je réponds d'un ton assuré, pendant qu'il inspecte Nessus.

— Je crois savoir où tu voudras aller, maintenant.

— Je peux rester ici, si tu as besoin de moi, dis-je, en essayant d'avoir l'air sincère.

Mon père soupire.

— Est-ce que ça servirait à quelque chose de te rappeler que c'est un de nos adversaires ?

— Pas vraiment.

— Alors, allez-y, vous avez bien travaillé tous les deux. Mais revenez aussitôt après pour nous aider à ramener les chevaux à la faction. Tu m'entends, Didon ?

J'embrasse mon père sur la joue.

— Merci, papa ! C'est la dernière course de la journée, après tout... Au fait, garde un œil sur Nessus, il est d'une drôle d'humeur. Il a essayé de me donner un coup quand je lui curais les sabots.

Il fronce les sourcils.

— Ce n'est pas le seul à se comporter bizarrement. On croirait que nos chevaux marchent sur des aiguilles, aujourd'hui.

Quelqu'un éclate d'un grand rire derrière nous.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Ils gagnent, non ?

Je me retourne vers l'entrée de l'écurie, où se découpe la silhouette imposante de l'assistant de mon père, Atticus. Son front est trempé de sueur et ses boucles brunes collent à ses joues rougies.

— Jolies tresses ! C'est un excellent professeur que tu t'es trouvé là, Justus. Didon pourrait apprendre

deux ou trois choses à quelques garçons d'écurie du Cirque, sans parler de certains auriges... Tu seras la première fille à conduire un char au Circus Maximus un jour, hein, Didon ?

— Ne lui mets pas des idées stupides dans la tête, réplique mon père.

— Et pourquoi pas ? dis-je. C'est idiot qu'on m'interdise de participer.

— Continue à rêver, répond mon père, avant de se tourner vers Atticus. Comment s'est passée cette course ?

— À ton avis ? On a gagné, évidemment. Ça nous fait sept victoires sur onze courses pour l'instant. Pas mal, non ?

Antonius secoue la tête.

— Aucun de nos chevaux n'avait l'air autant en forme à l'entraînement. Pourquoi courent-ils tous si bien aujourd'hui ? Si seulement je savais comment j'ai obtenu ces résultats...

— Viens vite, Didon, ou on va tout rater ! me crie Justus, qui est déjà au milieu du forum.

Alors que je cours le rejoindre, je me heurte à quelqu'un.

— Pardon !

L'homme ne réagit pas. Il est petit, chauve, et porte l'uniforme vert des mécaniciens de notre faction. Tandis qu'il s'éloigne, je remarque qu'il a l'air très propre et qu'il ne transpire pas, contrairement à tous les gens autour de nous. Son visage ne me dit rien. Mon père vient sûrement de l'embaucher.

— Allez, Didon !

J'oublie aussitôt le mécanicien et me dépêche de rattraper Justus.

III.

Les banderoles rouges, vertes, blanches et bleues accrochées devant les bâtiments qui entourent le forum ondulent comme la queue d'un cheval lancé au galop. Pendant que Justus et moi nous frayons un chemin dans la foule, une odeur alléchante de saucisses grillées, d'huîtres frites et de pois salés nous monte aux narines ; mais nous continuons à avancer. La grande enceinte incurvée du Circus Maximus se dresse à l'autre bout du forum. Des rugissements s'échappent de ses entrailles et emplissent le ciel, comme du vent résonnant à l'intérieur d'un coquillage.

Près de l'aire d'échauffement, des spectateurs pressés sur trois ou quatre rangées regardent les équipes se préparer pour la course suivante.

— C'est Opellius Othon, le propriétaire des Bleus, dis-je en indiquant un homme corpulent habillé en

bleu ciel de la tête aux pieds, avec d'épaisses bagues en or à tous les doigts, qui discute avec un groupe d'hommes en tunique à rayures violettes.

— Celui que mon oncle surnomme « le marchand puant » ?

— Voilà. Il est extrêmement riche, beaucoup plus que ton oncle, j'en ai peur, ce qui explique sûrement que Ruga le déteste. Il a fait fortune en important du vin et de la sauce de poisson fermenté. D'après papa, il ne connaît rien aux chevaux mais il est fort en affaires. Comme quoi, tout n'est pas perdu pour toi !

Les attelages qui circulent sur la piste d'échauffement ont commencé à se rassembler autour d'employés du Cirque postés à côté d'une grande urne.

— Vite, ils vont tirer les couloirs au sort ! je m'écrie. Si on passe par là, on trouvera peut-être une bonne place...

— Attends, je crois que mon oncle nous a vus.

Je lâche la manche de Justus. Je repère la haute silhouette du propriétaire des Verts, Hosidius Ruga, debout près d'une des entrées du Cirque. Il est en train de parler à un homme robuste au crâne rasé, vêtu d'une tunique blanche. Ruga me fait toujours penser à un loup, avec sa tignasse grisonnante. Ses épais sourcils

sont froncés, comme s'il était mécontent de ce que l'homme en blanc lui rapportait. Mais il nous fait signe d'approcher et pose une main sur l'épaule de Justus. Je reste à une distance respectueuse, les yeux baissés.

— Justus, je te présente Sutorius Macro, le commandant de la garde prétorienne.

— En voilà un beau garçon ! Il ne tient pas ça de toi, Ruga.

— Justus est le fils de mon frère, qui est décédé. Il est arrivé en ville il y a quelques mois. Il me succédera à la tête de la faction un jour.

— Vraiment ? fait Macro en scrutant Justus avec intérêt.

— J'ai une question, si je peux me permettre, intervient Justus. Est-ce que l'empereur Tibère est venu assister aux courses ? Il paraît qu'il ne quitte jamais Capri...

— C'est vrai, coupe Macro. Il a peur que quelqu'un lui saute dessus avec un couteau.

Il fait mine de poignarder Justus, qui a un mouvement de recul. Macro éclate de rire.

— Alors que je suis là pour le protéger... Quel dommage. Le peuple aime voir son empereur. Mais son petit-neveu, Caligula, est là. C'est un vrai passionné de

courses, pas de doute. Et toi, petit ? Tu as un aurige préféré ?

— Pas encore, avoue Justus. Mon père n'aimait pas tellement les courses de chars. J'ai beaucoup à apprendre, mais Didon m'aide énormément.

Je garde les yeux fixés sur le sol.

— J'imagine que cette jeune demoiselle est Didon, dit Macro. C'est ta petite amie ?

Ruga éclate d'un rire qui sonne faux.

— Certainement pas, répond-il à la place de Justus. Le père de Didon, Antonius, est mon entraîneur.

— Oh. Elle est jolie, en tout cas. Avec ces cheveux d'or et ce teint de bronze, on croirait une petite lionne...

Macro me caresse la joue d'une façon qui me déplaît.

— Ravi d'avoir fait ta connaissance, jeune homme, lance-t-il à Justus. J'ai une fille que j'aimerais te présenter, à l'occasion. Ruga, c'était un plaisir de te voir !

Macro s'éloigne. Fronçant les sourcils de plus belle, Ruga se tourne vers Justus :

— Où est-ce que vous courez comme ça, vous deux ?

— Didon m'emmène voir une course, oncle Ruga.

Ruga me jette un regard méfiant, et je comprends que mon amitié avec Justus ne le réjouit pas. Mais il hoche la tête, et nous montons les marches raides qui

mènent aux plus hauts gradins du Cirque. Après nous être faufileés devant une longue rangée de spectateurs serrés sur les bancs en bois, nous avons la chance de trouver une des dernières places libres, à côté d'une famille bruyante de partisans des Verts.

Notre rencontre désagréable avec Macro et Ruga s'efface rapidement de mon esprit tandis que je contemple le cratère du Cirque. Les gradins pentus sont parsemés de taches rouges et blanches et de bandes bleues plus larges là où les fidèles de ces factions sont rassemblés, unis en tribus par la couleur de leurs vêtements. Mais on voit clairement qu'une équipe est plus populaire que les autres : tout notre côté du Cirque est une marée verte. En bas, dans la longue arène ovale, du sable ondoie comme une rivière jaune autour du canal, comme on appelle le muret qui divise la piste en deux. Il est décoré sur toute sa longueur de statues, de fontaines et de hautes colonnes. Les piliers de bronze autour desquels les auriges doivent tourner se dressent de chaque côté. Un intendant du Cirque est en train de tirer sur une corde pour relever les sept dauphins¹

1. Sculptures en bronze en forme de dauphin fixées sur des bornes au milieu de la piste.

dorés qui s'abaisseront l'un après l'autre pendant la course, afin d'indiquer le nombre de tours écoulés. D'autres employés ratissent le sable, pendant que les jeteurs d'eau de chaque faction prennent position sur le canal, d'où ils se tiendront prêts à sauter avec leur seau pour arroser les essieux des chars qui semblent trop chauffer. J'ai souvent supplié mon père de me laisser faire ce travail, mais il affirme que c'est trop dangereux : les jeteurs d'eau finissent souvent écrasés.

Justus me tapote le bras.

— Regarde ! C'est Caligula, l'héritier de Tibère !

Je mets la main en visière pour observer la loge privée de l'empereur, qui s'élève à la façon d'un temple au milieu de la foule à notre gauche. Un homme grand et mince vient de sortir sur le balcon, le bras levé pour saluer le public. Je ne distingue que sa nuque, mais je remarque aussitôt de quelle couleur il est habillé.

— Il soutient les Verts ! je m'exclame.

— Apparemment.

— Je l'aime bien, alors. Comment se fait-il qu'on l'ait choisi pour succéder à Tibère, s'il n'est que son petit-neveu ?

— L'empereur n'a pas de fils, dit Justus, puis il ajoute en baissant d'un ton : Mon père m'a raconté

une histoire sur Caligula, une fois. Quand il était plus jeune, il a apporté une vraie épée au lieu d'un glaive en bois à sa leçon d'escrime, et il a tué son professeur. Il paraît qu'il adore les jeux du Cirque et les spectacles, et qu'il se déguise souvent en aurige ou en gladiateur. Mon père pensait qu'il...

Des trompettes retentissent soudain, et j'arrête d'écouter Justus.

— Ça commence, ça commence ! Prépare-toi, Justus, tu vas voir !

Une partie des portillons des douze stalles de départ se mettent à trembler, comme si on les frappait de l'intérieur. Le stade entre en ébullition. À côté de moi, un petit garçon supplie son père de le hisser sur ses épaules. Tous les yeux sont rivés sur la loge de l'empereur, où Caligula brandit une étoffe blanche. Il attend que la clameur du public augmente, et quand les cris se changent en vociférations, il lâche l'étoffe au-dessus de la tête des spectateurs. L'intendant posté dans la niche qui surplombe les stalles de départ tire sur un levier. Les cordes, attachées à des poulies, se relâchent avec un claquement, libérant les douze loquets, et les portillons s'ouvrent brusquement.

IV.

— Allez, les Verts !

Mon cri se perd parmi deux cent mille voix. Quarante-huit chevaux jaillissent dans l'arène de façon désordonnée, guidés par douze auriges armés d'un fouet dans la main droite. Les rênes que les conducteurs tiennent de la main gauche sont enroulées plusieurs fois autour de leur taille, pour leur donner plus de contrôle sur les mors de leur attelage. Quand ils franchissent la ligne tracée à la craie à partir de laquelle ils sont autorisés à changer de couloir, un aurige des Rouges prend la tête du groupe.

— Qui court pour nous ? me crie Justus à l'oreille.

— Darius, son frère Scylax, et Fuscus ! je réponds.

— Ils sont bons ?

— Darius et Scylax sont de vraies brutes, mais ils sont doués. Pas Fuscus. Ton oncle devrait vraiment

s'en débarrasser. Mais comme il conduit Nessus, on veut qu'il s'en tire bien !

Les premiers chars approchent des piliers de bronze à l'extrémité du canal. L'aurige des Rouges qui se trouve à l'avant du groupe réussit un virage serré, suivi de près par Darius et Scylax. Nessus et les trois gris à sa droite luttent contre leurs rênes pour accélérer, et quand Fuscus entame le tournant, ils se déportent sur le côté et manquent de percuter le deuxième char des Rouges.

— Regarde mon père, dis-je à Justus en indiquant les enclos au bord de la piste, où les entraîneurs des différentes factions agitent les bras en criant des ordres à leurs équipes. Je mettrais ma main à couper qu'il est en train de crier à Fuscus de raccourcir ses rênes. Il faut raser les bornes dans les virages, pour que personne ne puisse te doubler par l'intérieur.

Un dauphin s'abaisse pour signaler la fin du premier tour. L'aurige des Rouges empêche toujours Darius et Scylax de se placer en tête, tandis que le reste des attelages les suit en ordre dispersé. Des pierres et des tablettes contenant de terribles malédictions atterrissent sur la piste, jetées par des spectateurs qui visent les adversaires de leur faction. Fabius et les Quatre Vents galopent tranquillement à l'arrière de la mêlée.

— Il n’a pas l’air si rapide, fait remarquer Justus.

— Il s’amuse. Attends encore un peu.

Deux autres tours passent, sans que l’ordre des concurrents ne change beaucoup. Au quatrième, la clameur des partisans des Verts augmente quand Darius commence à fouetter ses chevaux. À ma surprise, il parvient à doubler le cocher des Rouges à la régulière, et se retrouve en tête du groupe.

— Bonne technique ! Je ne pensais pas que ces bais étaient capables d’une telle vitesse, pour être honnête.

À partir de là, les concurrents deviennent violents. Un aurige des Bleus doit déclarer forfait à cause d’un essieu brisé, et une collision entre Scylax et un aurige des Blancs réduit les deux chars en miettes, envoyant des débris sur la piste.

— Ils ont le droit de faire ça ? me demande Justus.

— Ça fait partie du jeu, dis-je. Il y a des arbitres, mais ils se contentent surtout de vérifier que tout le monde reste dans son couloir au début, et que personne n’essaie de truquer la course.

— Comment ça ?

— Un aurige pourrait avoir été payé pour brider ses chevaux et faire exprès de perdre... Regarde ! Papa est furieux contre Scylax. Le problème, quand

on essaie de provoquer un naufrage, c'est qu'on risque de détruire son propre char...

Un rugissement s'élève à l'autre bout du Cirque, où la plupart des fidèles des Bleus sont rassemblés. Je reporte mon attention sur l'arène. Fabius a levé son fouet.

— C'est parti ! je m'exclame en agrippant le bras de Justus.

Les Quatre Vents redressent la tête à l'unisson et prennent aussitôt de la vitesse. En un seul tour de piste, ils dépassent six attelages. Le cocher des Rouges qui se trouve encore en deuxième position jette un coup d'œil méfiant par-dessus son épaule. Quand Fabius vire à droite, il l'imité pour ne pas se faire doubler. Mais avec une vitesse fulgurante, les Quatre Vents changent de direction. Je jurerais voir Borée adresser un sourire moqueur au cheval de tête de l'attelage rouge quand il le dépasse par la gauche. Fabius brandit son fouet pour saluer la foule, et les partisans des Bleus se lèvent comme un seul homme pour l'acclamer.

— Il ne se prend pas pour n'importe qui ! me crie Justus.

— Il peut se le permettre ! je réponds.

Il reste deux tours. Darius mène toujours, mais Fabius gagne du terrain. Arrivé au virage, Darius calcule mal sa trajectoire. Son char cogne contre le canal, et le choc manque de l'éjecter de la nacelle. Cette erreur lui coûte cher. Les Quatre Vents allongent de nouveau l'allure et, pour la première fois de la course, ils montrent leur véritable puissance. Ils tendent l'encolure, écartent les naseaux. En un éclair, ils ont semé les chevaux de Darius. C'est plus fort que moi : je me lève pour applaudir avec tous les partisans des Bleus dans le stade.

— Tu as intérêt à ce que mon oncle ne te voie pas ! lance Justus en riant.

Le sixième dauphin pique du nez. Plus qu'un tour. Darius regarde derrière lui, puis relâche sa prise sur les rênes, clairement satisfait d'arriver deuxième. J'observe les autres concurrents.

— Fuscus peut encore finir troisième ! Allez, Fuscus ! Non, n'attaque pas dans le virage, tu ne tiendras jamais le rythme, attends la prochaine ligne droite !

Mais, sous mes yeux ébahis, Nessus et ses compagnons gris doublent le char rouge sans même le frôler. Ils dévalent le reste de la piste, et c'est au tour des partisans des Verts de pousser des hourras.

— Il va y arriver, il va y arriver, ça y est !

Je me mets à sauter sur place avant même que Fuscus franchisse la ligne d'arrivée.

— Nessus, ma beauté ! Une deuxième et une troisième place, papa va être fou de joie...

Mon euphorie tourne court quand je remarque que la robe grise de Nessus et de ses compagnons est parsemée d'écume. Ils ont terminé leur parcours, pourtant ils ne ralentissent pas. Ils sont même en train d'accélérer, leurs jambes tricotant comme des pattes d'araignées. De la bave s'échappe de leur bouche et leurs yeux sont exorbités. Ils passent à toute allure devant Fabius, qui a entamé son tour d'honneur, et continuent à galoper.

— Il faut les arrêter ! Qu'est-ce qu'il fabrique ? s'inquiète Justus.

— Je crois qu'il n'y arrive pas. Quelque chose ne va pas.

Fuscus se penche en arrière, pesant de tout son poids sur les rênes pour essayer de ralentir son attelage. Quelqu'un pousse un cri d'avertissement derrière nous, et je vois que des débris causés par un accident sont restés sur la piste. Fuscus les remarque aussi, mais il est trop tard. Son char bute dessus et, dans une explosion de bois, l'essieu se désintègre sous

ses pieds. Pris au piège par les longues rênes nouées autour de sa taille, Fuscus est projeté en avant, puis entraîné sur le sable.

Des spectateurs se mettent à applaudir, mais leurs ricanements sont étouffés par les exclamations affolées des fidèles des Verts.

— Sors ton couteau, Fuscus ! je crie. Coupe les rênes !

Je vois qu'il tente désespérément de sortir le poignard glissé dans la poche de son corset en cuir. Les auriges s'entraînent à faire ce geste, évidemment. J'ai vu mon père en faire la démonstration aux cochers. « Attrapez le couteau comme si vous alliez poignarder quelqu'un, puis tranchez les rênes. Ne changez pas votre prise, et soyez rapides, votre vie pourrait en dépendre. » Mais Nessus et les autres gris galopent si vite, terrifiés par l'étrange fardeau qu'ils traînent sur le sable, que Fuscus n'arrive pas à dégager son couteau au milieu de ses contorsions. Une de ses jambières s'est déchirée, mettant sa peau à nu. Je ferme les yeux. Quand j'étais petite, j'ai vu le cadavre d'un aurige qui est mort de cette façon, la chair en lambeaux, les membres semblables à ceux d'une poupée désarticulée. J'en fais encore des cauchemars.

Non loin de moi, quelqu'un rit à gorge déployée, et ce son me donne la chair de poule.

Quand j'ouvre les yeux, je vois mon père escalader la barrière pour se précipiter dans l'arène. Les chevaux de Fuscus tentent de l'esquiver, mais il parvient par miracle à sauter sur le dos de Nessus. Il empoigne les rênes de chaque côté de son mors, et réussit enfin à arrêter tout l'attelage. Des employés du Cirque courent vers Fuscus avec un brancard. La clameur de la foule diminue, et je desserre les poings. J'entends Justus relâcher son souffle.

— Il va bien, dit-il. Il va bien, il bouge la tête. J'étais sûr qu'il était mort.

Mais je ne regarde pas Fuscus. Je viens de comprendre d'où le rire vient : Caligula s'est levé et se tient les côtes, hilare. Il ne semble pas s'apercevoir des regards perplexes que les spectateurs lui lancent.

V.

Les oreilles de Porcellus frémissent. Je me déplace lentement.

— Tout doux, Porcellus, tout doux.

Je termine de boucler les sangles qui rattachent son harnais au joug au-dessus de son garrot. Porcellus continue à remuer les oreilles, mais il se tient tranquille assez longtemps pour me permettre de monter dans la nacelle du char et saisir les rênes. Enhardie, je me campe avec une jambe en avant, le genou appuyé contre la nacelle en bois.

— Allez !

Porcellus part au petit galop et je manque de tomber à la renverse. Un rire aviné me parvient. Darius et Scylax me regardent, accoudés au balcon du quartier général des Verts.

— Ne me fais pas honte ! je siffle à Porcellus.